

Tryphé, « Cinq petits Dialogues Grecs (Antithèses et parallèles) ». Paris : Editions de la Plume, 1902.

Dédié à Monsieur Pierre Louÿs par « une jeune fille de la Société future »

PROLOGUE

Alors l'Inconnue – la persuasive et la redoutable, – la terrible et la douce me dit :

« Si tu m'aimes, tu oublieras ta famille et ton mari et ton pays et les enfants et tu viendras rire avec moi.

« Si tu m'aimes, tu quitteras tout ce que tu chéris, et les lieux où tu te souviens et ceux où tu espères ; et tes souvenirs et tes espoirs ne seront plus qu'un désir vers moi.

« Si tu m'aimes, tu ne regarderas ni en arrière ni en avant, tu ne sauras que moi, et ta destinée ne portera que mon empreinte.

« Si tu m'aimes, tu n'auras d'autres infinis que mes lèvres, d'autres prisons que mes bras et de mon corps tu feras tous tes songes. »

Et je lui répondis en sanglotant :

« Je t'aime. »

DOUCES RIVALITES

SONNET

Sœur de l'Aphrodita, Lesbos, fille de l'onde
Conçue étrangement, plus troublante et divine
De rester incomprise... isolée androgyne
Dans ta perversité savamment inféconde.

Venge-toi du mépris de la Laideur immonde
Qui se nomme Vertu, que sa lourde racine
Porte le fruit pesant, laissant ma voix câline
Dire les autres mœurs de tout un autre monde.

Lesbos, belle Lesbos, de tes lèvres blêmies
Réveille la beauté de tes amours célèbres,
Leur volupté défunte et leur gloire outragée.

Pour toi je veux chanter, amante des maies.
Ecoute ma chanson du lit bleu de l'Egée
Et souris-moi, Sapho, du fond de tes ténè[rbes].

Pour amuser L. et B.
DOUCES RIVALITES

– Pourquoi pleures-tu toute seule dans ton jardin, lone, petite amie ? Myrclis est-elle partie ?... Pourquoi est-elle partie ?

–Ah ! voilà pourquoi je pleure.

–Mais j’irai la rappeler, alors tu ne pleureras plus.

–Si, Eranna, j’ai du chagrin même lorsque je suis auprès d’elle, car je lui ai dit mon chagrin et elle n’a pas su le comprendre. Alors elle est partie... Ah ! si tu l’avais vue !... elle tremblait de colère. Elle est devenue toute blanche et ses yeux sont devenus tout noirs, comme lorsqu’elle me désire... Mes bras autour d’elle et mes lèvres sur ses lèvres, rien n’a pu la retenir.

– Elle t’aime cependant, je sais qu’elle t’aime...

– Oui, elle m’aime, mais non pas entièrement, non pas comme je le voudrais. Je voudrais qu’elle m’aimât tout à fait. Il faut que je sois à elle complètement, comprends-tu ?... et parce qu’elle me le refuse, je le désire plus encore. Voilà pourquoi je me suis mis en tête de la rendre jalouse en lui disant que Marcidas me plaisait et que puisqu’elle ne voulait pas... il me faudrait bien être à lui. Et c’est alors qu’elle s’est tant fâchée et m’a dit que j’étais une brute, une vilaine, qu’elle avait honte pour moi, que, puisque je disais cela, j’aimais les hommes et non les femmes et que j’étais indigne du culte qu’elle m’avait voué. Elle riait méchamment, cruellement, pour se faire du mal et m’en faire aussi. « Ah ! je ne te suffis plus !... tu es une femme comme les autres ! » et puis des mots terribles, si terribles, si laids que je les ai tout de suite oubliés. Elle continuait : « Va, donne-toi à ton Marcidas, puisque tu le trouves si beau. C’est vrai, tu n’es plus la même depuis que nous sommes allées aux jeux de Délos, le troisième jour de Thargélion. Ah ! je me rappelle maintenant comme tu le regardais. Va, non, tu n’es plus la même depuis lors. Tu me supplies d’être méchante avec toi, de te faire du mal... te faire du mal à toi... » Puis elle pleurait : « Je ne peux pas, je ne peux pas, je t’aime trop... Je partirai. Je ne veux pas rester avec toi tant que tu penses à cela. Je ne veux pas. Ah ! pourquoi es-tu comme les autres, toi aussi ? Je t’aimais, ah ! comme je t’aimais ! » Et je lui demandai en souriant : « Ne m’aimes-tu donc plus, Myrclis ? – Si, si, plus que tout. Mon amour est plus fort que tout. –Alors, si ton amour est plus fort que tout, brise-moi de ton amour, pour que je ne sois qu’à toi, entièrement et pour toujours. » En m’écoutant, sa colère revint, et, se levant, elle reprit ses injures. Et je n’y pouvais rien, car je sentais bien qu’elle disait vrai, et que je ne serais jamais tranquille ni heureuse tant que je ne saurais pas tout ce que l’amour peut faire sentir. Je suis une curieuse ; Myrclis ne comprend pas cela. Ce n’est pas une femme, quoiqu’elle ait un mari et deux enfants. Elle n’entend rien à tout cela... Elle n’aimait pas. On l’a mariée presque de force. Ses parents, étant pauvres, croyaient que la richesse suffirait à la rendre heureuse. Mais son palais, et ses enfants, et son mari, quoique brave guerrier, et tout ne lui était rien, et moi seule je lui étais tout... Elle est plus homme que femme. Rappelle-toi sa tête, son corps libre dans sa tunique de chasse. Ne dirait-on pas le jeune Apollon que l’on voit devant le gymnase de Téos, celui qui a les cheveux tout frisés et d’un or bruni ? Rien ne la courbe, elle non plus, sa tête est toujours fièrement dressée ; elle a la volonté d’un dieu.

– Et la sagesse aussi, puisqu’elle aime mieux partir que de se voir vaincue.

– Ce n’est pas être vaincue. Elle aurait pu être tout pour moi, mais elle ne l’a pas voulu, et elle s’en est allée ! En s’en allant, elle m’a envoyé Marcidas avec ces simples mots : « Voici ton bel étalon. Je vais à Mytilène t’oublier, ou sinon, tu me

verras revenir quand tu auras accompli ton sacrilège et seras de nouveau un peu celle que j'aime. En attendant, je ne te connais plus, tu es une étrangère pour moi. Qu'il te prenne, je sens que c'est la seule façon de te le faire oublier... » En regardant Marcidas, je ne pus m'empêcher de rire à travers ma tristesse. Il se tenait là, devant moi, ardent et timide, avide et tremblant, et sans dire un mot !... Alors je lui ai conseillé d'aller apprendre ce que je lui dicterais... et je lui dictai des phrases pour m'affoler, des phrases de Myrclis. Il doit revenir ce soir. Le soir, je m'imaginerai mieux ce que je voudrai et je ne le verrai pas et je le sentirai. Enfin, enfin, je saurai... et je suis triste et heureuse, et j'ai peur, et je pleure tout à la fois.

– Petite folle !... et Myrclis, où est-elle allée ? Ah oui ! tu me l'as dit, à Mytilène.

– Sapho est à Mytilène, n'est-ce pas ? parle-moi de Sapho. Pourquoi n'ai-je pas aimé Sapho au lieu de Myrclis ? Elle aurait fait tout ce que je voulais, j'en suis sûre. Parle-moi d'elle. Je me sens étrangement attirée vers Mytilène.

– Je t'y conduirai, si tu veux, et te la ferai connaître.

– Oh ! m'aimes-tu assez pour cela ?

– Oui, je t'aime.

– Non, il est trop tard. J'aurais désiré écrire comme elle, j'aurais désiré composer des odes pareilles aux siennes, mais toutes pour Myrclis. Parle-moi de Sapho, Eranna. Ce sera un peu me dire ce que fait Myrclis là-bas. Crois-tu qu'il soit tentant d'aimer une Vierge dont la renommée est si terrible ? Est-elle aussi irrésistible qu'on le dit ?

– Elle est irrésistible comme toutes celles qui ont suivi leur nature. Elle est irrésistible comme toutes celles qui ont osé vivre. Elle est irrésistible comme la Destinée même.

– Pourquoi n'aimera-t-elle jamais que les femmes ?

– Parce que les femmes seules sont assez complexes pour la retenir, assez fuyantes pour la fixer. Elles seules savent lui donner toutes les extases et tous les tourments. Elles seules sont complètes par leur insuffisance, suffisantes par leur mutabilité. Son esprit et même son âme, si l'âme a un sexe, sont ceux d'un homme. Elle est une de celles dont parlent les Eléates : il paraît que c'est par crainte des forces simples que les Dieux ont ainsi divisé et compliqué les êtres. Mais, maintenant, il me semble, les Dieux devraient craindre plus encore, car, en nous élevant au-dessus des lois de la matière, ils nous ont rendus plus forts que la matière. Et même Aphrodité jalouse Sapho, comme tout créateur l'œuvre que le surpasse. Les sages la disent instinctivement perverse, femme éternellement tourmentée qui aime ses tourments et qui les cherche sans raisonner en allant à sa perte. Et pourtant elle survivra à tout sage. Son amour est une bacchante triste, grisée de ténèbres, et pourtant il survivra à ces amours fécondes qui se répandent en générations sur la terre et ne son plus. Son amour a la stérilité des choses immuables. Son amour porte l'éternité. Son amour luira comme un phare à travers les mers et les temps, et plus d'une voile viendra se briser sur nos grèves désertes, et plus d'une jeunesse s'offrir à elle sur nos autels éteints. Son amour resplendira comme un diadème de feu sur Lesbos évanouie et les siècles à venir se prosterneront devant sa gloire comme devant un vase de parfums. Ils humeront chacune de ses paroles, et lui offriront leur défiance et leurs louanges. Elle vivra par leurs louanges et s'immortalisera par leur crainte. Viens avec moi, je te la ferai connaître dans toute sa vérité. Elle est sublime et jeune, et douce, et formidable. Tu entendras sa voix. Comment te dire sa voix ? Il y a la nostalgie de tous les pays et la musique de tous les temps dans sa voix, et des angoisses et des larmes plus merveilleuses que toutes les musiques. Et ses yeux ? Comment te faire sentir le regard de ses yeux ? Imagine-toi des étoiles qui seraient des fleurs, des fleurs qui seraient un éclair. Et pourtant,

je ne saurais te parler de ses traits, quoiqu'elle soit très belle : on le la décrit pas, on la sent. Ce n'est pas tant elle qu'on remarque que l'expression d'elle. On ne la cherche pas, et on est imprégné d'elle ; on ne l'étreint pas, on la subit. Elle attire comme l'abîme, et son baiser donne des ailes à la vie. Ses passions d'un jour font rêver d'infini. Elle pénètre en effleurant, et nous domine lorsqu'elle est passée. Elle ne possède que lorsqu'elle passe et passe pour mieux posséder. Elle seule sait apprendre que la passion est plus pure et plus grande que l'amour ou que l'amitié, et plus durable. Elle a la force des éléments ; mais, parmi eux, elle ressemble surtout au feu. Sapho est une flamme qui détruit et en même temps une lumière. Son approche éblouit et sa fuite console, si bien qu'on ne sent pas qu'elle est partie. C'est en nous-mêmes qu'elle nous perd et en d'autres qu'elle nous retrouve. Je la crois plus fidèle par son inconstance que les autres par leur constante fidélité ! Rien ne peut la contenir, elle garde toute chose et rien ne saurait la mesurer. Nos bras sont ses guirlandes de joie et nos lèvres des lotus léthéens qui lui versent un oubli mensonger, hanté de souvenirs. Elle reconnaît chacune dans toutes et toutes dans chacune. Ses amours successives ne sont que les prisons d'un moment, et pourtant elle est assez grande pour s'incliner, assez la maîtresse pour pouvoir être l'esclave, mais l'esclave surtout de ce qui la fait gémir, de ce qui la torture, la brise, l'élève, la confond et la fait sourire ou pleurer. La petite Gyrinno, qui est morte pour elle, le savait bien. Les sensations sont pour elle les tons dont elle fait sa poésie : la beauté en est la note dominante. Sa poésie et sa musique ne sont que les accompagnements de ses amours. Ses amours sont des couleurs diverses. Avec elles, elle peindra les joies ternes du monde. Ses amours sont les nuances messagères d'un arc-en-ciel nouveau. Avec elles, elle rajeunira la face monotone des mœurs, et Paphos rougira de garder son empreinte. C'est à force de sentir qu'elle a su revêtir les mots d'un sens différent ; dans leur forme vide, elle a enfermé toutes ses angoisses et leur a donné un parfum et une vie indestructibles. Ses pauses mêmes vibrent de pensées ; elle chante d'avoir su se taire. L'excès de ses émotions (que la postérité lui reprochera) deviendra ses liturgies ; avec des phrases, elle bravera les Dieux, et, lorsqu'elle ne sera plus, le Styx lui-même se souviendra d'elle et reconnaîtra sa voix parmi les silences !.....

..... Quand elle parle, il semble qu'elle n'existe que pour l'art ; quand elle aime, on sait qu'elle ne vit que pour l'amour. Elle est complète et multiple, uniforme et innombrable, elle est tout, je te dis qu'elle est tout.

– Tu la montres parfaite, et pourtant elle vit encore !

– Tu n'as pas le droit de ne pas la connaître. Viens-tu ? Elle t'aimera, car tu es divinement candide. Elle te chantera, car tu es belle !

– Tu as dit d'elle trop de bien, elle ne m'intéresse plus. Parlons de nous, veux-tu ?

– Petite amie, c'est parce que j'avais détourné la tête que je pouvais penser à une autre qu'à toi. Quand je te vois, je n'ai de mots que pour toi ; tu es aveuglante, même ainsi contre le jour. Tes cheveux sont plus étincelants que ceux du soleil qui s'étendent derrière ta tête : une couronne de feu sur une couronne de sang. Que tes cheveux sont roués et bien autrement que tes lèvres ! On dirait que toutes les guerres et toutes les gloires passées ont versé leur pourpre dans tes cheveux. – Ils s'agitent maintenant, ils sont devenus des braises, ravivées par la mémoire de quelque crime commis pour toi, et que tu ne te rappelles plus, quoique ta chair en pâtisse encore... Non ! ta chair est pure plus que tout au monde. Elle est plus pure que l'image de la lune dans l'eau... Vois, le soleil se couche déjà. Le soleil veut se coucher et se consoler de ta rivalité. La beauté de ta couronne le surpasse et le confond et il veut dormir de sa peine. Ne retourne pas la tête ; je te dirai à mesure ce qu'il fait, car j'aime à décrire ton cadre changeant.

Maintenant il s'est couché sur l'horizon et laisse traîner avec indifférence ses rayons sur la mer. On dirait qu'il pleure tout seul, comme Danaé après sa défaite dans l'or refroidi de sa chevelure. Et bientôt les nuages de la nuit les couvriront, et la lune se lèvera.

– Je la vois ; elle est toute pâle dans le ciel encore bleu....

– Tel un espoir qui n'ose luire et attend la nuit. Mais elle règnera puissamment lorsque le cortège des couleurs qui suivent le soleil se seront cachées dans l'ombre. Sais-tu, petite lone, la lune vit toute seule dans un temple d'argent. Connais-tu le temple de la lune ?

– Crois-tu, Erenna, que la lune soit chaste ?

– La lune est perverse et chaste à la fois. La lune est la déesse du mal, la vierge impudique qui glisse sur les cœurs et qui affole froidement. La lune est une amante funeste : elle préside aux mystères de Déméter et son flambeau argentin allume les rites d'Astarté et met la folie dans l'âme de toutes les prêtresses. Et c'est ainsi qu'Artémis sert d'esclave à Astarté tout en la détestant.

– Tu parles au hasard, tu ne sais pas ce que tu dis.

– Et c'est ainsi qu'un amour t'a versé le désir de toutes les amours et que toutes les amours viendront se confondre pour te rendre le désir d'un seul amour...

– Ce que tu dis n'a ni sens ni raison.

– Et c'est ainsi que tantôt, lorsque tu seras dans les bras de Marcidas...

– Revenons à la maison, veux-tu ? Nous passerons près des fontaines. Je veux que tu voies mes pieds dans l'eau. Ils sont blancs et veinés comme le marbre où ils reposent, et tu feras des vers sur mon corps pour que je les montre à Myrclis. Mais ferme d'abord la grille. Tu es plus forte et plus grande que moi. Moi je n'ai jamais pu et cela m'ennuie d'appeler. J'ai peur des voleurs, j'ai peur que l'on n'entre ici, je veux que personne n'entre ici.

– Pas même moi ?

– Oh ! toi, tu es l'amie de Myrclis.

– C'est vrai, n'allons pas dans la maison, j'ai une autre idée. J'aime l'air du soir ; il sommeille, lourd de parfums. Allons là-bas,... ou plutôt viens chez moi. Il y a plus de liberté chez moi, et là où il y aura moins d'autres fleurs, je te sentirai mieux... Viens, mais par ce petit sentier, pour ne rencontrer personne. Nous y voici. Va te mettre là, près du lac que ces tamaris séparent de la grande route. Je te permets de marcher sur mes lits de violettes à cause de ton nom et de la beauté de tes pieds. Je rentre chercher ma lyre, et quand il fera tout à fait sombre, je te chanterai des choses folles dans la nuit. Attends-moi : je ne serai pas longtemps...

– N'est-ce pas que je n'ai pas été longtemps ?

– Oh ! Eranna, approche vite... Regarde, ici où j'ai passé la tête... Ecarte les branches comme moi. Tu vois, voilà le dos de Marcidas. – Il va au rendez-vous. Je l'ai entendu murmurer en marchant. Il redisait les mots que je lui avais dictés, pour être sûr de ne pas faire de fautes. « – lone, lone, mon amour, tu m'affoles, ne me torture pas. » – Et puis il s'est miré dans le lac, et il s'est souri en passant. Et toujours il répétait : « lone, lone, mon amour, tu m'affoles. Ne me torture pas !... » Est-ce niais, un homme ! Tiens, tu as coupé tes cheveux ?

– Je sais que c'est ainsi que tu les aimes... Etends-toi... Je veux voir comment tu es quand tu dors, quand tu te meurs, quand tu aimes. Etends-toi, et je sèmerai des pétales sur tes yeux fermés.

– Oui, ferme mes yeux, ferme-les, mais non avec ces pétales-là, avec tes lèvres. Ah ! douce, douce !...

– Tais-toi... Ne me dis pas de pareilles choses. Tu m'as toute troublée.

- Et si je voulais ?... C'est Sapho qui a écrit tous ces chants ?... Il fait trop noir, je ne puis les lire. Ah ! si, je vois ton nom sur la page, en grandes lettres. La lune m'a fait voir ton nom, Erenna.
- La lune, qu'elle est mince et belle ! Elle te ressemble, Ione. Elle t'imité lorsque tu te courbes ainsi. Elle est couchée sur le ciel mauve, comme toi sur le lit de violettes. Et, quand je relève la tête, les Pléiades ont l'air de m'envier tes yeux.
- Tu dis ces choses pour le plaisir de parler. Tu es folle des mots. Tu les prends comme des bijoux, sans te donner la peine de les sertir d'une forme, et ils tombent, étincellent et se perdent... Sapho a dû beaucoup t'aimer. Et toi, comme tu parlais d'elle, tantôt !... Tu l'aimes ?
- Je la comprends.
- Est-ce pour cela qu'elle a dit de toi : « La lumière du jour n'éclairera jamais une vierge dont la sagesse égale la tienne. »
- Peut-être !... La nuit se lève toute grande dans son manteau d'étoiles. La nuit se trouve belle dans son manteau d'étoiles. La nuit va dormir dans son manteau d'étoiles.
- Tu chantes. Approche-toi. Que chantes-tu ? Tu es toute triste.
- Une vérité laide. Ne l'écoute pas !

Timide, tu vins sur ma route,
J'oubliais les voix et les lieux ;
Le passé se tait et j'écoute,
Le présent au fond de tes yeux.
Tout s'y noie et leur fraîcheur sombre
Ne s'en souvient plus ! et demain,
Ton ombre croisera mon ombre,
Sans même lui tendre la main !
Qu'autrefois s'efface et qu'importe,
Si la joie est neuve et sans pleurs ?
Mais voici que mes feuilles mortes
Sont nombreuses plus que mes fleurs.

- Que ta voix est douce, bien-aimée ! Je suis sûre que tu chantes mieux que Sapho... et que tes lèvres ... sont plus douces aussi.
- Elles sont plus près !
- Dis, seras-tu toujours mon amour, Erenna ?
- Jusqu'à la fin du rêve.

-
- Tiens, c'est toi, Myrclis ?
 - Qui veux-tu donc que ce soit ?
 - Toi, assurément... mais tu me surprends. Je pensais justement à toi ; approche, que je voie dans tes yeux tout ce que tu as vu, embrasse-moi, que s'effacent sur tes lèvres tous les autres baisers. Je me suis tant inquiétée de ton absence, Myrclis !
 - Et moi, de ta présence... Ione, petite indiscreète, tu venais partout avec moi... tu étais pire qu'un talisman ou qu'un dieu protecteur. Je te sentais en tous lieux et jamais aussi bien que là où je tâchais de t'oublier ! Tu surgissais comme une ombre vengeresse et triomphante sur mes piètres plaisirs, et lorsque je voulais... mais je suis bien naïve de te dire tout cela, tu t'en feras une arme pour me blesser... Après tout, qu'importe ! Mon amour est si grand que je ne pourrais te le cacher.

- Tu m’aimes toujours, alors ?
- Et partout, et si bien que toutes les autres amours ne sont que des pétales effeuillés en ton souvenir. Tu trouveras dans chacun une parcelle de toi-même. Mes infidélités sont une succession d’offrandes expiatoires, de chaînes de fleurs me liant encore plus étroitement à toi... et, tandis que ma bouche bégayait des noms vite appris et vite perdus, c’est le tien que mon cœur redisait en silence... Telle une enfant exilée qui se cache pour prier et pleurer tout bas son pays. En se détournant des coteaux ensoleillés de la terre étrangère, elle regarde et regrette l’humble repos et la petite joie brisée qui étaient autrefois tout son bonheur !
- Ce n’est aimable qu’à moitié, ce que tu dis pour moi... Ah ! tu me compares au repos, au foyer tranquille et toujours le même, tu verras !... cependant, tu m’aimes, et voilà l’essentiel... Et je puis te croire, car tu dis presque toujours la vérité. D’ailleurs, quand on s’est beaucoup aimées et qu’on se quitte en se fâchant, on se revient toujours. Il n’y a que les adieux souriants ou les adieux tristes qui soient définitifs. Quand on pleure, c’est que l’on sera bientôt soulagé de sa peine, quand on sourit, on est bien près de ne plus se souvenir de sa joie. Il n’y a que les adieux courroucés qui soient de bon augure.
- Tu prends la colère pour une inassouvie qui se rappelle, dans ses heures de lucidité, les délices délaissées et les voluptés incomplètes.
- Il me semble que oui, puisque voilà, mais ne fronce pas les sourcils, Myrclis, mon aimée, cela va mal avec la courbe impérieusement riante de ta bouche qui se moque de toi malgré toi-même... et tes boucles sont ébouriffées et rayonnantes de sentir mon haleine entre elles, et ton regard danse irrésolu sous la musique taquine de ma voix.
- La musique de ta voix !... que tu es vaniteuse !
- C’est qu’on m’a beaucoup aimée, Myrclis, je finis par me trouver tout à fait adorable, on me l’a tant dit !
- Tu es devenue insupportable.
- Avoue que tu m’aimes mieux ainsi.
- Rentrons.
- Que tes décisions sont brusques. Myrclis ! Non, j’ai encore beaucoup à te dire. Allons dans le jardin d’Eranna. J’ai envie d’être dans son jardin, maintenant qu’elle n’y est plus.
- Mais à quoi bon, puisqu’elle n’y est plus !
- Je ne sais, mais viens !
- Je crois, Eranna amoureuse de toi.
- De moi ?... Plutôt de toi, Myrclis.
- Elle est venue à Lesbos, et elle m’a semblé un peu triste. Elle m’a dit... voyons, que m’a-t-elle dit ?... Qu’elle nous aimait toutes deux, mais si différemment, qu’elle se sentait avec moi toute petite et heureuse, qu’elle se trouvait bien auprès de moi... que toi, tu la métamorphosais et la rendais étrange même envers elle-même, que tu lui donnais envie de pleurer... « Et pourtant, j’aime l’une, soupirait-elle, plus que je ne veux le croire... tant, tant ! Je lui suis si reconnaissante de sa beauté ! Comme il est vrai que je vous aime toutes deux, différemment !... » Et puis des insinuations nébuleuses ; que je n’ai pas trop bien saisies. Elle rêvait, tout en jouant avec le bracelet que tu m’as mis à la cheville. Et, me l’enlevant, elle en sépara trois anneaux. Je ne sais trop ce qu’elle racontait, qu’elle était le chaînon qui reliait les deux autres, qu’elle les contemplait, qu’elle était le tiers superflu et pourtant nécessaire qui sépare pour réunir. On aurait pu penser qu’elle discutait une question de géométrie, si elle n’y avait mêlé sans cesse d’autres allusions que je n’écoutais guère en somme, tant je t’avais dans la pensée. C’est elle qui m’a parlé

de toi la première. Elle m'a demandé comment j'avais pu m'éloigner de toi. Elle continuait : « Votre séparation m'inquiète, vous m'inquiétez toutes deux. Je me surprends sans cesse désirant lone, afin de savoir comment tu es par elle, et toi, j'aime que tu m'aimes, pour pouvoir sentir ce qu'elle sent par toi. » Tu ris ?... mais elle était très sérieuse, je t'assure. Et puis, d'autres métaphores dans lesquelles elle figurait comme l'ombre qui s'efface pour laisser se rapprocher et se confondre deux lumières. Elle m'a tourmentée de mille impressions différentes, mais il me semble qu'elle est très amoureuse de toi, quoique ses sentiments aient l'air assez emmêlés. Elle a l'esprit étrangement fait ; comme elle est tendre, pourtant !

– Elle est si volontaire !

– Mais si femme !...

– Tu trouves ? Elle me semble, à moi, toute virile.

– Tiens ! Il est vrai qu'elle avait les cheveux coupés courts. Sans nul doute, elle a l'esprit étrangement fait.

– J'ai ses cheveux. Ils sont dans ma boîte à fards, gardé par un petit cercueil de santal. Elle les a coupés et me les a envoyés.

– En signe de deuil, sans doute, pour te dire que tu étais morte pour elle, après ce que tu as fait.

– Tu crois... à cause de Marcidas ?

– Ah ! j'attendais ce nom ! Tu ne veux même pas me laisser oublier. Je t'en supplie, lone, ne me parle plus de cela. Allons là-bas, près du lac, et que son eau dise comme tu es belle !

– Non, pas là. Il s'est miré dans ce lac, et il me semble qu'il doit y avoir de petites taches de sang sous les violettes, et que les roses sont plus pâles d'avoir tant rougi.

– Ah ! tu vas te taire, j'espère ! Ah ! lone ! lone ! est-il vraiment possible que tu aies appartenu à cet homme ? Ah ! fais-moi oublier ! Penche-toi, je veux que tu te penches là où il s'est miré, pour que je te voie à la place de sa figure. Oh ! regarde, tu as laissé tomber une tablette. Encore un peu, et elle aurait glissé dans l'eau. Puis-je lire ?... C'est l'écriture d'Eranna.

– Rends-la moi, tu n'y comprendrais rien.

– Ah ! si tu crois que je ne connais pas son écriture ! J'en ai assez reçu, de tablettes d'elle !

– Non, donne, je te la lirai. Ou plutôt, lis, je veux te guetter.

– « lone, petite amie, je te remercie de m'avoir laissé ton voile cette nuit. lone, petite amie, il y a des voiles qu'on ne reprend plus. Le tien, tu ne l'auras plus jamais. J'en couvrirai ton souvenir pour que ton souvenir me reste sacré. lone, petite amie, je m'agenouille devant toi. Tu m'as donné ce que tu avais de plus digne de ma passion. lone, petite amie, merci de m'avoir laissé ton voile !... merci de me l'avoir laissé cette nuit. Et ta fleur, j'ai retrouvé ta fleur, lorsque je te cherchais encore dans mes rêves. Elle était toute fraîche et meurtrie, et je l'ai mise sur mon cœur, et mon cœur frissonna délicieusement, car il crut reconnaître tes lèvres. Je les revoyais, rouges, rouges, tes lèvres qui buvaient en riant le sang de mon cœur... et je riais avec toi. Et tout à coup je sentis qu'il n'y avait plus de sang dans mon cœur, et c'étaient la mort et la vie qui entraient en moi. Je me sentis pâlir avec la nuit, chacune de mes petites joies disparaissait avec les étoiles jusqu'à ce que, vers l'aube, je me fusse évanouie dans un long et doux sommeil. Mais maintenant encore je pense à toi, à ta fleur, à ton voile, et le matin a beau me regarder de ses yeux d'enfant, ses yeux chercheurs et durs d'incompréhension, je ne me sens pas rougir. Et le soleil se plait à jouer avec mes cheveux, comme les autres jours, et n'a nullement l'air étonné de ne plus les voir à leur place. La nature, du reste, a trop à faire et à refaire pour s'occuper de nous, et je lui sais gré de sa discrétion qui

dépasse de beaucoup celle des mortels. Ione, petite amie, reçois mes cheveux tout étincelants de vie. Leur clarté durera autant que tu les regarderas, et ils s'éteindront seulement, lorsqu'ils ne te plairont plus. Alors, ils deviendront gris de vieillesse, ils se réduiront en poussière dans leur petit cercueil de santal. Quant à Myrclis, qu'elle se souvienne de moi en toi. Dis-lui que, chaque fois que j'essaie de l'oublier, ses yeux nagent devant ma vie, comme des lotus bleus sur l'onde. Ils m'empêchent d'atteindre l'eau du Léthé, et même loin d'elle, et penchée vers d'autres yeux, je sens son regard me pénétrer. Et lorsqu'elle voudra m'oublier... Mais elle ne le voudra pas, vous ne le voudrez jamais ni l'une ni l'autre, car c'est par moi que vous serez unies. Vous êtes faites l'une pour l'autre, comme l'accord est fait pour la musique, comme la parole pour la chanson. Je suis la voix qui vous a confondues et qui vous a fait entendre la mélodie complète de votre amour. Adieu, Ione, je suis encore toute brisée de te quitter. Mes bras me font mal de ne plus te tenir. Mes yeux pleurent de ne plus te voir et ma bouche tremble d'angoisse de ne plus m'appeler ton amour. Adieu, Ione, petite amie, je te souhaite tout le bonheur dont mon départ me prive et que Myrclis me dérobe. Dis-lui aussi que les possibilités que j'ai senties auprès de toi ont été plus vraies que tout autre réalité. Elle comprendra. Adieu, Ione, adieu Myrclis, je vous souhaite à toutes deux, le bonheur que j'ai trouvé près de chacune. »

– Ah ! ah ! si, je comprends ! Non, je n'avais pas compris, c'était trop clair. Je ne sais pourquoi l'on représente toujours l'Amour aveugle ; c'est bien plutôt la jalousie ! Ainsi, ce n'était pas Marcida, mais Erenna qui...

– Tu m'en veux moins ?

– Si tu m'aimes plus.

– Oui, toi, bien toi, seulement toi, Myrclis. Et c'est bien malgré toi et malgré moi aussi... Elle m'a prise de force, la vilaine. Tu sais tout maintenant.

– Est-ce qu'on sait jamais tout ? Viens, donne-moi tes lèvres... Ione, Ione, mon amour, tu m'affoles. Ne me torture pas.

– Ah ! c'est bien ta voix cette fois, c'est bien ta voix !...

Ah ! c'est ta bouche, c'est bien ta bouche que j'embrasse !

AU TEMPS DE LA DECADENCE GRECQUE

GLAUCION

Le soleil de midi m'échauffe, ou est-ce plutôt de discuter avec toi qui ne veux jamais entendre raison ?

LYCONIDE

Non, c'est le soleil. Il s'abat sur nous avec tout le courroux d'un dieu outragé qui entend parler d'un autre en sa présence. Si tu veux encore déclamer sur ton prophète, allons aux bains. Ils sont déserts à cette heure et nous y discuterons à notre aise.

GLAUCION

Non, lorsque tu es bien tu ne penses qu'à ton bien-être.

LYCONIDE

Tu voudrais peut-être me voir dans l'ergastule, ou assis sur la chaise rougie des martyrs pour t'écouter. Les bains valent bien les églises. Viens... et vite, car j'aperçois de loin le vieux Polémon. La vieillesse, en tout temps, me fit horreur, et lorsque c'est une vieillesse parlante et qui de plus veut enseigner, je m'enfuis. Toi, je t'écoute parce que tu as une certaine élévation d'expression qui me plaît et parce que tes cheveux ne sont pas encore gris. Puis, tu es beau de la beauté que j'aime. Mais Polémon... ah ! Imagine-toi qu'il a même crié contre mes vers. « Faire des vers, a-t-il dit, en des temps aussi agités est une faute, une faute grave, jeune homme ! Et puis, faire des vers défectueux est une faute plus grave encore. Corrigez-vous pendant que cela est encore possible... ». Tiens, il continue son chemin, il ne nous suit pas ; je m'étonne de trouver une délicatesse aussi personnelle que le tact sous ce vieux parchemin ridé. Me croirais-tu ? Il a osé dire avec condescendance que j'avais du talent, que certainement on ferait de moi quelque chose et qu'il se mettait à ma disposition pour corriger mes défauts. Cela me fâcha. S'attaquer à mes défauts c'est comme si l'on voulait priver une mère de ses enfants. N'est-ce pas qu'il est charmant d'avoir des défauts, dans un temps où l'on ne parle que du devoir ? Il est si édifiant de ne penser qu'à eux lorsque tout le monde ne se préoccupe que de l'humanité ? Il est si reposant de vivre un peu pour soi, au milieu de ses chers petits, et de ne se glorifier d'aucune qualité qui ne vous soit propre. Il n'y a que toi, avec moi, qui m'encourages comme il le faut. Tous les autres tâchent de me corriger de mes défauts, même en littérature, mais je leur resterai fidèle malgré tout. J'y tiens, c'est par là seulement que nous sommes individuels. Nos défauts, mais c'est toute notre jeunesse. Et si jamais tu viens à prier pour moi dans ce culte nouveau, ô si compréhensif ami, que ce soit de cette façon : « O mon Dieu, vous qui subjuguez et broyez et qui abaissez les esprits à vous craindre et à vous obéir, ô vous dont les vertus ne seront bientôt que des préjugés... »

GLAUCION

Tu vas un peu vite : une vertu ne devient un préjugé que lorsqu'elle est vieille, et je te prie de constater la jeunesse de cette nouvelle religion, car il n'y a que la jeunesse qui se sacrifie.

LYCONIDE

Ne m'interromps pas. Et puis tu ne sauras pas demander pour moi ce que je veux de ton Dieu si tu ne m'écoutes pas. Où en étais-je ?... Ah oui ! « O vous dont le pouvoir n'est qu'une crainte et l'amour qu'une servitude, vous qui avez pour esclave la Nature et qui ne l'avez jamais améliorée, qui produisez des planètes toujours rondes et des êtres toujours stupides, ô vous, Toute-Puissante Inoriginalité, vous le premier et le plus despotique des tyrans, détournez de vos rigoureuses lois cette âme fière et délicate de perversité, et permettez, sur votre terre si féconde en misères et en utilités, quelques fleurs qui ne serviront à rien qu'à vivre bellement. Elles seront les offrandes expiatoires des dieux vaincus qui peuplèrent les bois de nymphes, la mer de sirènes et la terre de femmes généreuses et d'hommes forts. » Au fait, ils doivent être bien chétifs pour n'admettre qu'un seul Dieu dans leurs cœurs.

GLAUCION

Non, c'est simplement une manière de le concevoir... ils sont au contraire trop sages pour admettre tous vos amours... ils ont le cœur trop grand pour n'admettre que l'amour humain.

LYCONIDE

Et moi, pour l'en exclure ! Si ce Dieu est moins égoïste que les nôtres, comme vous le dites, pourquoi ne veut-il pas qu'on soit heureux et que l'on jouisse de ses bienfaits ? Pourquoi veut-il que nous nous mortifiions, et puis est-ce digne de lui de tant s'occuper de nous, et de nous en vouloir de prendre notre plaisir là où nous le trouvons ? Ou peut-être qu'il est jaloux et nous envie nos fragiles joies humaines et néanmoins idéales ? Lui semblent-elles par hasard préférables à ses uniformes bonheurs froidement sûrs et piteusement ordonnés, et ne pouvant les posséder veut-il les détruire ? Ne le servons-nous pas aussi, nous qui osons encore rire et aimer la joie dont il nous fit don ? Ah ! ils sont courageux en effet, ceux qui croient à sa bonté devant les bûchers dressés pour leur supplice ! Cet héroïsme leur vient assurément d'un Dieu. Ne sont-ils pas des dieux eux-mêmes ? Mais nous, Glaucion, nous sommes courageux aussi, car nous le sommes par nous seuls, puisqu'on a brisé nos Zeus et nos Héphaïstos ? Nous te servons aussi, Dieu unique, et nous offrons inconsciemment à ton autel les parfums et les fleurs de notre naïve humanité. Tandis que d'autres gémissent, nous sourions ; c'est une philosophie qui en vaut bien une autre.

GLAUCION

Pourtant, cette religion presque inconnue m'attire ; j'ai une âme qui aime les croyances neuves et encore vierges de souillures. Et puis, si tu avais vu la figure de leurs Prophètes, leur douce abnégation, leur paisible sourire ! Oh ! tu aurais voulu goûter cette paix qui est l'essence même du Beau, la poésie de l'âme ; mais toi aussi tu es paisible et grand, et souvent tu chantes involontairement ce Dieu que ton inconscience te fait mépriser. Ceux-là seuls qui sont sans fanatisme ni emphase sont dignes de le comprendre, et le silence, ou même la dérision qui s'ignore, sont des façons de le glorifier. La révolte est parfois la plus subtile des louanges. De ne pas l'avoir appris, ceux-là savent l'aimer : parce qu'aucune crainte, aucune conception fautive ne les prosternent, ils savent le voir en tout.

LYCONIDE

Crois-tu que l'homme n'est pas fait pour s'agenouiller, et qu'il devrait bien considérer où il plie les genoux ? Non, un agenouillement, au contraire, est le geste

le plus noble qu'un homme puisse faire. Ce n'est pas le Dieu qui importe, mais l'amour pour ce Dieu. Et c'est justement pour cela que j'admire nos ancêtres qui, partout où ils voyaient une parcelle de beauté, (la Beauté n'est-ce pas Dieu ?) pouvaient se prosterner. Mais les disciples de ton culte sont si austères ! Leurs regards ont l'air de contenir un démon plutôt qu'un Dieu, et un démon bilieux et mal à son aise. Penses-tu que, si j'allais leur dire : « Moi aussi, j'ai une religion : ma religion est la beauté tangible... »

GLAUCION

Ils te demanderaient : « Ta religion te fait-elle aimer Dieu ? »

LYCONIDE

Et je répondrais : « Partout où je le trouve » ; et alors ils me chasseraient de vos temples.

GLAUCION

Ce qui ne prouverait rien.

LYCONIDE

Evidemment, mais leur doctrine de négation m'ennuie, et leurs opinions m'étouffent. Je m'y sens mal, je ne dois pas avoir l'âme faite comme la leur, je ne les comprends pas. Ils disent : « Vous n'aurez pas de peuple préféré », et pourtant je vois que déjà leur culte a toutes les injustices fanatiques du patriotisme ! Mais, nous voici aux bains, et je te dis qu'ils valent bien les églises, que la propreté du corps égale celle de l'âme et que la beauté visible importe tant qu'on ne sera pas d'accord sur la beauté invisible... Ah ! je devenais presque sérieux !... Alcibiade, je suis indigne d'être ton descendant ; Platon, ta philosophie souriante me reproche tant de sévérité. Il faut savoir discuter à table et sans froncer le sourcil, afin d'être agréable d'expression autant que de parole. La sagesse est d'humeur constante et nous sommes meilleurs élèves de nos maîtres que vous des vôtres. Nous ne gesticulons pas, nous ne dardons pas des regards inspirés ; nous saurons nous faire comprendre, nous expliquer avec calme.

GLAUCION

Simplement parce que chez vous il s'agissait de vérité froide, mais le christianisme est né en des temps tourmentés. Sur le champ de bataille de Marathon avait-on le temps de dire : « Allons nous asseoir un peu à l'ombre, nous parlerons de cela en buvant. »

LYCONIDE

Tu oublies que les platoniciens avaient à se défendre eux aussi, et parmi des difficultés inextricables, une façon toute à eux de vider leur coupe de poison. Ah ! je les admire de ne pas avoir fait de grimaces, les grimaces et les protestations doivent être réservées aux passions intimes et non mêlées à la politique.

GLAUCION

Mais il s'agit ici d'une politique tout autre. Il ne s'agit pas de la paix d'un pays, mais du bonheur de tout un monde. Ce dogme nous propose un arbitrage spirituel pour l'éternité, et non la pacification de quelques disputes humaines.

LYCONIDE

Ils feraient pourtant bien, il me semble, de commencer par là... Ah ! que cette eau claire me soulage de toutes vos obscures mysticités ! Je resterais bien dans cette fraîcheur jusqu'à la fin de ma vie ! Tiens, regarde, ici au moins on se voit tel qu'on est.

GLAUCION

Cela dépend du point de vue. Moi je m'y vois tout raccourci.

LYCONIDE

Tu en es aux symboles maintenant, que veux-tu ! Le retour aux premiers principes, les Chimères bienheureuses ? Je suis alors de ton avis, entendons-nous, me voilà fatigué de me mirer. Même la réfection de soi ennuie après un temps... Esclaves ! essayez-moi avec de la poudre d'Arabie, et qu'on m'apporte pour oindre mes bras les parfums de Perse et la myrrhe d'Idumée... Imbécile ! crois-tu que je vais remettre ce même vêtement, moi, descendant d'Alcibiade qui avait pour principe : « Changeons souvent de parure et d'amour ; à défaut d'être immortel, soyons divers. »

GLAUCION

Tu recommences à rire. Il n'y a plus rien à faire avec toi aujourd'hui.

LYCONIDE

Si fait, mon excellent. On accepte les meilleures vérités en riant, elles aiment avoir des hôtes qui leur font bonne mine, et c'est le moyen le plus sûr de les attacher longtemps et de jouir de leur présence. Maintenant, au contraire, que me voilà étendu et débarrassé de la poussière qui nous vient des choses étrangères, je me trouve mieux pour t'écouter. J'aime la pensée que tout être est propre par lui-même, et que seul ce qui vient du dehors nous salit... toute ne nous alimentant et nous développant, il faut l'avouer... Tu es superbe ainsi, Glaucion. Ah ! tu devrais rester toujours nu !... mais cela choquerait tes frères, les Chrétiens. Pourquoi cette horreur et ce mépris du corps, et ce désir de le cacher ? Ils doivent l'avoir bien mal fait. Il est vrai qu'ils ne mettent guère de soins à le développer. Au fait, pourquoi ont-ils des corps ? Cela me semble bien inutile pour l'usage qu'ils en font ? Pourquoi pas simplement une tête avec d'énormes oreilles pour entendre l'énorme voix de leur prophète ?... une tête qui serait reliée directement à leurs pieds ? Ce qui suffirait pour les porter au sacrifice et à l'église. Quand tu auras trouvé une religion qui mêle la vérité à la beauté et où la beauté s'accorde aux lois de la vérité, tu pourras m'inscrire comme adepte. Jusque-là, permets-moi de garder mes opinions, qui me vont bien puisque je suis aimable envers tous. C'est peut-être une frivolité de ma part, mais il me semble que cela me ferait plaisir d'envoyer chercher une couronne pour toi. Esclave ! il n'y a plus qu'un endroit où on les fasse bien, c'est chez Mylitta, près du temple des Dioscures. Athènes ! sommes-nous assez appauvris, les marchands de fleurs même se font rares ! Tâche qu'on te trouve assez d'iris et d'hyacinthes pour tresser une demi-guirlande, tu vois, je ne suis pas exigeant. Pourtant, que les fleurs soient intactes et n'aient pas été frôlées par les pieds lourdement chaussés des nouveaux prêtres ou flétries par les étincelles des nouveaux encensoirs. Si un seul pétale est meurtri, par Héraclès ! je te ferai mourir de mille... Ah ! c'est vrai, j'oublie, on ne peut plus. Tiens, voilà ce que vous avez exigé de mieux comme maxime de conduite. Il était un temps où nous devenions vraiment trop avides de laids excès et de massacres inutiles, mais il me semble que l'on torture autant qu'autrefois.

GLAUCION

Pour une cause plus noble, cependant. Et puis, ce ne sont pas les Chrétiens qui se brûlent entre eux.

LYCONIDE

Attends un peu, ils y arriveront ! C'est un raffinement tardif – et ils ne font que commencer. – Il se peut que tout ce qui existe s'élève, mais il est aussi sûr que tout ce qui s'élève retombe et s'avilit.

GLAUCION

Non pas les vérités mêmes, mais seulement ceux qui les déforment en les pratiquant.

LYCONIDE

Ce qui ferait de la vérité une chose inerte. Ah ! que le monde serait un séjour délectable s'il en était ainsi ! Ayez des vérités tant que vous voudrez, mais ne les pratiquez pas. Aimez assez vos vérités pour faire le sacrifice de leur usage.

GLAUCION

Mais à quoi bon alors les avoir ? Elles ne sont pas moins belles d'avoir été incomprises. Il est impossible de parler sérieusement avec toi, tu tournes tout en ridicule.

LYCONIDE

C'est une façon de te montrer le revers de ta médaille. Toutes ont des revers, tu le sais ; même celles qui sont coulées dans le moule le plus pur gardent l'empreinte d'une déféctuosité. Peut-on concevoir une manifestation qui serait égale à l'essence même ?... et pouvons-nous, quand nous serions capables de l'apprécier, deviner la lumière à l'ombre qu'elle nous jette ? Et nous, ombres plus petites encore que cette ombre, pouvons-nous former une conception qui contienne l'irradiance infinie ?... Mais tu as raison, je n'aime pas parler sérieusement ; parler sérieusement c'est se flatter d'une intelligence que l'on n'a pas ; c'est s'embarquer sur un esquif dont on ne connaît pas les dimensions, et qui n'a ni gouvernail, ni rame, ni voile. J'aime la fantaisie qui vogue près des terres connues, le sommeil sur la plage. Après la philosophie, c'est le bain qui me donne le plus envie de dormir. Pardonne-mi cette faiblesse et souffre que je me taise.

GLAUCION

Mais je ne demande que cela. Maintenant, écoute-moi, car il faut nous entendre, ou je n'accepte pas ta couronne. Je sais que le point important n'est pas de forger des vérités (tout homme sage est capable d'imaginer un état meilleur, témoins Lycurgue, Solon, Platon, Agis, Numa, Marc-Aurèle), c'est d'imposer ses lois et de les faire suivre.

LYCONIDE

Et cela ne se peut point. Il n'y aura jamais union complète entre des êtres dissemblables.

GLAUCION

Voilà pourquoi cette religion s'élève contre la dissemblance et conçoit la possibilité de vertus communes, par l'abnégation et le sacrifice de soi.

LYCONIDE

Mais, cher fou, le bien général est un Minotaure qui a toujours dévoré les individus ; il ne peut pas rompre avec cette mauvaise habitude. On lui sacrifie toujours le plus beau, l'idéal, ce phénomène qui n'étonne jamais. Crois-moi, ton prophète m'est aussi cher qu'à toi malgré mon paganisme. C'est la tristesse de m'avouer qu'ici encore un Dieu s'égare qui me fait parler légèrement selon toi. Ecoute : tu dis qu'il prêche la clémence, la douceur, la tolérance, la charité et pourtant ses pas ne seront pas plus tôt effacés que les outrages et les meurtres commis en son nom et que sa blancheur sera souillée de sang et d'infamie, non par lui, mais à cause de lui. Certes, je l'admire tout en le pleurant déjà, je le pleure comme je pleure tous ceux qui offrent leur supériorité en pâture aux fourmis. Les fourmis sont les disciples.

GLAUCION

Eh ! ce ne sont pas les ennemis des idées, ce sont leurs fervents qui les détruisent.

LYCONIDE

Les disciples nuisent autant à la religion que les critiques à l'art. Toute idée est une chose qui passe en soulevant la poussière, ou une comète qui éblouit et laisse retomber l'obscurité.

GLAUCION

Mais un flambeau dans les ténèbres, même s'il doit s'éteindre est un bien.

LYCONIDE

Il y aurait sujet à discussion. Ce qui est assuré pour moi, c'est que seuls les individus s'élèvent, s'améliorent et s'en vont, et peut-être, si l'on en croit Pythagore, reviennent aider leurs semblables. Les foules sont immuables. Toute religion est une façon de parler, mais je doute fort que l'on puisse changer beaucoup la nature humaine.

GLAUCION

Tu dois penser pourtant que les bonnes mœurs perfectionnent et même parfois forment les êtres.

LYCONIDE

A la surface seulement. Les mœurs sont les modes des temps. Chaque époque s'en habille à sa guise.

GLAUCION

Y aura-t-il jamais une époque assez belle pour être nue ?

LYCONIDE

Je ne le crois pas. La beauté est une chose bien trop personnelle et trop rare pour devenir jamais usuelle et populaire. Il y a eu de tout temps des êtres beaux et des laids, et il y en aura de tout temps.

GLAUCION

L'expression seule de ses beautés et de ses laideurs diffère.

LYCONIDE

Je vais te faire une prophétie. Veux-tu ? Je le puis, car nous ne seront là ni l'un ni l'autre pour en constater la fausseté. La mère élèvera toujours autant d'enfants, mais moins bellement, et les femmes mariées auront des amants innombrables, plus même que de nos jours. Qu'importe le nombre, puisque l'on devra en avoir néanmoins la honte ? Les vierges futures seront charmantes de perversité et tout aussi amoureuses qu'à présent, mais parce que l'amour ou la perversité ne seront plus de mode, elles en rougiront. Ce qu'aujourd'hui elles eussent fait avec fierté, elles le feront désormais en se voilant, même à elles. Regarde nos grands hommes, ils ont été vicieux et grands. Nos descendants seront aussi vicieux sans avoir notre franchise ; comme des voleurs qui, par vanité ou par crainte, n'osent avouer leur fraternité, tous ils cacheront leurs passions et n'auront plus le temps de les rendre belles... Mais voilà la couronne qu'on apporte.

GLAUCION

Ne me force pas à la porter, mon beau Lyconide. Je serais ridicule sous ta couronne, et toi, garde-la. J'ai passé l'âge ; je ne porterai plus dignement que des épines. Mais loin de moi l'idée de te les imposer ? Comme tu l'as si bien dit, tes défauts te vont bien et ne nuisent à personne. Du reste, c'est peut-être beaucoup d'appeler défaut une diversité d'opinion ou de morale. Conservons donc chacun les nôtres.

LYCONIDE

Cela ne nous empêche pas de nous embrasser.

GLAUCION

Au contraire, j'en ai l'espoir.

COURTISANE

Crois-tu me posséder pour deux plats d'argent ? O fils d'Ermotès, tu es beau, mais ta beauté ne suffit pas à une courtisane. Ta bouche est pleine de baisers et ta chevelure de parfums, mais les baisers et les parfums s'envolent... Ma jeunesse s'en est rassasiée... Tu m'offres ton cœur ; qu'est-ce que ton cœur, cette chose qui bat pour le plaisir que tu espères de moi ?... Tes larmes alors ? tristes expressions de ton désir exaspéré... Non, non, de tout cela je n'ai que faire... garde-le... et comble plutôt des richesses de ton père ma maison... Des pierres froides, mieux que tes yeux, sauront m'enflammer... et une dalle de rubis réjouirait plus mes pieds que tout ton sang répandu.... Songe, ô fils d'Ermotès, combien mes seins te semblent plus fermes à travers des étoffes moelleuses, t'excitant à la jalousie par leur étreinte amoureuse de ma chair... Arrière, fils d'Ermotès, on ne viole qu'une vierge ! Mon faible corps aux ondoyances savantes se dérobe à ta force tenace et maladroitement raidie de ton désir... Ne les presse pas ainsi, mes lèvres entre tes lèvres, je ne goûterai pas la jouissance de ta langue et je serai moins belle quand tu m'auras ôté mon rouge !... Ah ! ah ! tes larmes perlent sur tes tempes... tout ton corps pleure et tu veux que je t'aime !

« Va plutôt que d'agacer mes genoux fermés, remplis d'or tes deux plats d'argent... et, en échange, je te donnerai un spasme menteur... peut-être ! »

BRUTE !

ELLE. – Tu m'aimes ! tu m'aimes !... mais sais-tu que je ne suis pas la femme honnête qui se prête pour un mot d'amour, ni l'esclave qui se refuse parce qu'elle en aime un autre, et encore moins l'hétaïre qui se rend pour une poignée de pierres. Je ne suis pas non plus la vierge qui veut exaspérer ou la jeune fille qui se garde par pudeur ou par crainte. Si je ne cède pas à ton désir, c'est parce que je t'aime... uniquement parce que je t'aime. Comprends-moi, j'ai si grande envie que tu me comprennes ! Tant m'ont possédée, eux, sans me connaître, que je veux que quelqu'un me connaisse sans me posséder !... Depuis que je vis, je ne rêve que d'amour, je ne vis que pour l'Amour, pour l'Amour tout simplement et c'est lui seul que je n'ai jamais trouvé. J'ai toujours étreint une de ses formes, mais jamais l'Amour lui-même. Je l'ai cherché partout, cependant, – cris-en le sourire vieilli de mes yeux et l'expression angoissée de ma bouche qui ne sait pas plus son baiser que si mes lèvres n'avaient jamais touché des lèvres ! Ne crois pas que je me sois jamais imposé de limites ; je l'ai cherché nu-pieds par les rues et parée des tuniques d'or dans la maison des rois. Je l'ai cherché dans le crime et dans l'art, et dans l'un je n'ai trouvé qu'un peu de courage, dans l'autre que beaucoup de vanité. – Aussitôt que je pensais le tenir, il se métamorphosait, et c'était le rut, avec ses veines gonflées, qui me mordait de sa convoitise, ou le vice, avec sa face ridée, qui râlait sur moi. Parfois aussi c'était le désir qui me fascinait de son regard de chat, ou l'apaisement qui sommeillait, sur mon sein encore insatiable de passion vraie, mon sein insatiable de tout, parce qu'il ne sait pas l'amour ! – En vérité, je l'ai cherché partout, avec assiduité, avec indifférence, avec désespoir, dans les villes et près des grandes ondes mouvantes où l'on dit que dorment les sirènes... J'ai pris tous les plaisirs par la main, je les ai exacerbés jusqu'à ce qu'ils m'aient emplies de dégoût. Puis, je les chassais, pour me consoler dans les choses immuables. Mais le ciel m'a bientôt lassée de son regard stérile. Alors je me suis enfuie sur la mer, qui m'a brisée sans rien m'apprendre, sinon qu'elle aussi cherchait en vain l'idéal.

Impatiente de repos, je me suis laissé attirer par les larges faces sereines des temples. Les prêtres m'ont dit de m'agenouiller et que l'Amour descendrait en moi... et je me suis agenouillée, et j'ai offert ma vie à la prière et à la louange des dieux... et j'ai pleuré de solitude dans les temples, car l'Amour n'est pas là ! Je m'arrêtai alors près des jardins qui longent le désert, et où méditent les philosophes. Je les voyais assis au bord des vasques, ils murmuraient : « Qui veut connaître Dieu doit se connaître soi-même, levons-nous, car nous sommes Dieu. » Mais je les voyais penchés en extase sur leur propre image, et je me détournai d'eux pour suivre la robe blanche des poètes. Puisqu'ils chantaient l'Amour, ils devaient connaître sa demeure, et je dansai, les pieds légers d'espoir, en semant des roses sous leurs pas. – Mais j'ai vu, d'avoir écouté le silence de leurs yeux, qu'il n'y avait pas de foi là non plus, et qu'ils guettaient au loin quelque chose qui ne venait jamais. J'ai senti alors que leur robe blanche était longue pur cacher les plaies que la désillusion avait faites à leurs pauvres corps meurtris, que leurs chants n'étaient que des sanglots mal cachés, leur poésie qu'une pompe de paroles. Et je regrettai longtemps que leur art ne fût qu'un appel désespéré à l'Amour, qu'ils ignoraient tout en le glorifiant. Puis je m'efforçai d'attendre, et voici que tu viens à moi, et parce que ta seule présence me donne plus de joie que tout ce que j'ai senti, je crois que tu dois m'apporter ce que j'ai si longuement cherché et que je ne connais pas encore. Alors, me donner à toi, mais je le désire autant que toi, tout en le concevant différemment. Mais surtout que cela ne soit pas comme avec les

autres ! Ils m'ont tenue dans leurs bras, et je suis restée étrangère. Ah ! si tu savais les corps que j'ai enlacés, les voluptés que j'ai bues, pour voir si dans l'ivresse l'Amour ne me viendrait pas ? J'étais folle, je pensais que puisque je ne l'avais pas trouvé idéalement, je le trouverais dans les sens, et que l'âme n'était qu'une chimère pour les naïfs qui vouaient leur crédulité au Beau introuvable. Mais maintenant je sens qu'il doit exister, et que ce n'est pas dans le corps mais dans l'âme qu'il réside. Ah ! ne me demande pas de t'appartenir autrement, nous pourrions nous perdre ! Ce n'est pas tant toi que je veux connaître par l'amour, que l'amour que je veux connaître par toi. Et pour cela, je te donnerai tout ce que tu veux, sauf ce que j'ai donné aux autres. Tu veux des joies tangibles, tu en auras, et de plus exquis que tu ne peux l'imaginer. Je te donnerai tout ce que mes regards ont oublié de jeunesse et tout l'azur gardé pour toi au fond de mes yeux... Vois, ils sont redevenus superbement candides. Personne encore n'a fait s'étioler mon âme au bord de mes paupières. Tu détacheras non seulement les voiles de mon corps, mais aussi les voiles de mon âme ; tu ne verras pas seulement le balancement rythmique de mes hanches, mais toutes les subtilités mouvantes de mon esprit, et une ombre bien plus ardente que l'autre ombre et que, seuls, les poètes savent dire... Tu me possèderas de toutes les manières, sauf de la manière dont j'appartins aux autres. Pour toi, j'ai gardé tout ce qu'ils n'ont su comprendre. Ils ont étreint mon corps, tu te frôleras contre mon âme, et ton regard me connaîtra et tes paupières frémiront délicieusement de me contenir. Non, n'approche pas, entends-moi jusqu'au bout... Non, pas cela ... Je veux rester fraîche pour toi et toujours vierge comme une source inviolée, où tu ne puiseras pas en une fois la jouissance. Même le rose tangible de ma chair sera une aurore insaisissable, et il t'appartiendra d'autant plus que tu ne le possèderas jamais. Combien tu devrais préférer ta soif à ton assouissement ! Tu jouiras plus de moi par les yeux seuls que d'Elles entièrement. Je ne te donnerai pas la chose, mais toutes choses, car je t'ai choisi pour être mon Amant, et par toi je connaîtrai l'Amour. Veux-tu ?

L'HOMME. – Je veux ton corps.

CONFIDENCES
78^e Olympiade.

Salut, Lélis, petite vierge. Je t'apporte des iris blancs, pareils aux flèches d'Artémis, et des roses blanches, pareilles à l'amour que j'ai pour toi.

– Et moi, je viens à toi les mains vides. Que saurais-je donner à Doricha, la reine, la courtisane, qui vit dans le jardin d'Aphrodite, qui porte toutes les pierres précieuses, et qui peut cueillir toutes les fleurs du monde ? Quel trésor oserais-je donc t'offrir, à toi qui as tous les trésors, et l'hommage des hommes et l'admiration des peuples ?

– Petite vierge, donne-moi tes mains vides. Oublie qui je suis, et parle-moi de toi. Vois, je suis venue à ta rencontre dans un bois parce qu'il est loin de tout, ce qui m'exalte et me lasse. Donne-moi tes petites mains, Léis, elles sont plus belles que toutes les fleurs du monde et plus fraîches... Pourquoi penches-tu la tête ?

– Je suis triste, triste, j'ai un tourment dans le cœur.

– Léis, petite vierge, donne-moi ton tourment, ou je te le prendrai, tout près de tes lèvres.

– Ne souris pas, j'ai, en vérité, un grand tourment. Je suis triste, triste, et inquiète et toute honteuse. En venant te retrouver ici, j'ai passé par la ville. Il faisait si chaud que j'ai relevé mon voile, contre la coutume de mon pays, et les femmes m'ayant vue ont ri entre elles, disant : « Ce doit être la fille de Léika, Léis, l'Orientale exilée. Elle n'a pas encore d'amant. » Puis elles chuchotèrent, pour se faire mieux entendre de moi : – « Elle est toujours vierge, elle a pourtant l'âge d'aimer. » – Et elles me regardèrent toutes alors avec mépris. Et les hommes me regardèrent aussi, mais autrement, avec de singuliers petits yeux tendres et cruels, et, en montrant leurs dents, sifflaient : « Est-elle exquise ! » Et j'ai rougi, sentant que j'avais encore plus chaud sans mon voile, et je m'en couvris la face. Dis-moi, toi qui sais tant de choses, que faut-il faire pour ne plus rougir et pour n'être plus vierge ?

– Reste vierge, Léis, cela vaut mieux que tout au monde.

– Te voilà triste aussi... Ah ! je t'en supplie, dis-moi, je ne veux plus qu'on se moque quand je passe par la ville.

– Ne passe plus par la ville, alors.

– Il est trop tard, je sais maintenant qu'elles se moquent de moi. Pourquoi se sont-elles moquées de moi, si tu dis qu'il vaut mieux être comme je suis ?

– Plains-les, c'est l'envie qui les fait parler ainsi... Elles ont de la haine contre toi parce que tu es plus belle et parce qu'elles connaissent douloureusement ce que tu ignores. Elles tâchent de se consoler en faisant semblant de te mépriser, n'ayant pas ce que tu possèdes si dédaigneusement et qui te fait si joliment rougir.

– Elles ont dit encore que je n'avais même pas de mari.

– C'est qu'elles en ont trop, petite vierge !

– Au fait, je voulais te parler de mon mariage, Doricha.

– Tu veux te marier ?

– Oui, je crois qu'il vaut mieux que je commence par là. J'éprouve, il me semble, le besoin de ne plus vivre ainsi. Ecoute, tu me diras si c'est bien cela... Quelquefois, par les longs soirs d'été, lorsque, couchée toute seule, je m'ennuie... je m'ennuie tant que je ne puis rester en place, et, me levant, j'écoute au loin le bruit et la musique de la grande ville. Et, parfois, c'est le son aigu d'une flûte qui traverse la nuit et fait frissonner tout mon corps, comme si j'étais moi-même l'instrument sous les lèvres de celui qui joue. Alors, je regarde les étoiles, et les étoiles me regardent, et je me sens très belle, et je regrette que personne ne me voie. Et je danse seule dans ma chambre au rythme des musiques lointaines. Puis, je me recouche, et

quelquefois je m'endors, – mais quelquefois aussi, j'écoute le pas des esclaves près de ma porte lorsqu'ils vont éteindre les flambeaux. Mon père a de très beaux esclaves. – Pourquoi les laissé-je passer quand je sens en moi quelque chose qui les appelle ?

– Ah ! petite, comment t'apprendre que rien ne vaut l'orgueil de n'être qu'à soi, à soi entièrement ? Ne pas connaître l'abaissement d'appartenir aux autres, d'avoir été la maîtresse des esclaves, et l'esclave des maîtres ! Tout homme à qui l'on se donne ou qui vous prend, vous ôte un peu de vous-même jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus rien que l'habitude et l'empreinte du désir des autres. La vie est une dépense de si aussi écœurante que vaine, crois-moi ! Léïs, petite vierge, que j'aime la fraîcheur inviolée de ton regard ! et ton corps pur qui n'a jamais connu d'autre corps ! Ah ! sentir qu'on a servi à assouvir des convoitises, que sa beauté a été donnée en pâture à ceux qui ne savent même pas l'apprécier, puisque leur premier instinct est de l'avilir ! Ce n'est même pas cela qui les excite, mais bien plutôt de calculer que je suis un objet de valeur, puisque j'en ai la marque : cet écho de la beauté disparue, la renommée de la beauté. Les hommes me désirent surtout parce que d'autres m'ont désirée, et ils me désireront encore davantage lorsqu'il ne restera en moi plus rien de désirable.

– Tu vois bien qu'on vous veut parce que d'autres vous ont eue et que je ne dois donc plus me cacher puisque les hommes ne recherchent que celles qui ont été possédées. Tu ne peux savoir la soif que j'ai de vivre ! Ah ! Doricha ! tu ne peux pas savoir le vide que je sens en moi par ces soirs d'angoisse où il me vient l'idée de faire des choses folles, tout comme si elles étaient naturelles, et où un désir irrésistible me prend d'arrêter un des esclaves de mon père. Je lui mettrais la main sur la bouche pour qu'il ne dise rien. Je l'entraînerais vite sur mon lit... et je le presserais fort, fort, contre mon corps mouvant jusqu'à ce qu'il me pénètre toute de sa bestialité, et me secoue d'une virilité qui me ferait oublier pour un instant l'orgueil que j'ai de me suffire à moi-même incomplètement.

– Léïs, insensée, comme ton cœur bat ! ton cœur bat même d'y penser, et ton rire est devenu tout nerveux. – Ton rire est pareil au roucoulement d'une colombe qui va prendre son vol. Tu es tout inquiète et joyeuse, et pourtant tu n'aimes personne, pas même l'amour ! »

– Ah ! si, j'aime tout le monde, Doricha, et après tout pourquoi en choisir un puisque je les voudrais tous ? Dis-moi, connais-tu le jeune Icas, fils unique de Phédon ? Mon père voudrait me le faire épouser. Il est très riche, mais je tiens d'abord à savoir quel mari ce serait... Va le voir, Doricha, parle-lui. Regarde comment il est fait... Passe la nuit avec lui et tu me diras s'il saurait bien m'aimer. Ou, mieux encore, rends-le amoureux. Fais qu'il te donne sa maison d'Egypte, et j'irai y vivre avec toi, loin de tout ce que je crains tout en l'espérant. Mais, dis-moi, si j'épouse Icas, aurai-je des colliers de perles aussi longs que les tiens et un corps aussi splendide ? Ah ! Doricha, je voudrais avoir tes seins et tes hanches ! Je voudrais être toi tout à fait ! Tu es aimée, tu es si belle !

– Je ne suis pas aussi belle que toi, petite vierge, et je suis moins bien aimée. Les gemmes te plaisent ? En voici une qui vient de chez un artiste de Siraca, c'est la plus belle de la ville. C'est un rubis ; regarde comme il est rouge, je l'ai fait sertir pour toi en bague, afin que, même lorsque tu ne te souviendras plus de Doricha, la couleur de son baiser s'attache encore à tes doigts. Je suis contente qu'il te plaise, joue avec lui en m'écoutant, car je vais te dire ce que je n'ai jamais dit à personne : je vais te dire la vérité.

Et Doricha aux joues roses fit un récit, mais elle le fit si bas que rien n'en resta, la brise même qui s'amusait à passer par là ne put saisir que quelques phrases ; seule,

Léis le saurait (et je pense qu'elle en est morte). Voici du moins ce que la brise, enfant léger du couchant, rapporta...

– Que je suis bien, allongée auprès de toi, Léis ! N'est-ce pas, n'est-ce pas, qu'il fait bon vivre ainsi, et se reprendre à la vie ! Ah ! ne plus retourner là-bas ! Etre libre, ignorée ! Redevenir ce que j'étais, m'amincir jusqu'à la pureté ! ou redevenir pure en m'unissant à tout ce qui est immaculé !

Mais Léis n'écoutait pas, ou elle entendait tout autre chose, car après quelques temps elle dit :

– Ah ! Doricha ! avoir tes bijoux, tes amants, ta gloire, en en mourir de joie !...

– Voici ce que j'ai gardé de mieux de tous, Léis... pare-toi, prends mes perles. L'arc-en-ciel s'est brisé sur leur blancheur, et elles en gardent l'irradiance évanouie... Elles sont hivernales et subtiles, mais j'aime mieux la passion ardente et emprisonnée de mes opales. Béryls le Byzantin me les a données. C'était un étrange amant ! Et ce vile qui moule la forme de mes seins... . N'est-ce pas que les pierres de l'Inde qui l'ornent sont merveilleuses ? Ne dirait-on pas un clair de lune tissé de rêve ? Et la ceinture brodée de chrysolithes et de béryls roses qui marque le creux de mon ventre ? Ote-la, tu te rendras mieux compte. J'ai même oublié le nom de celui qui me la donna. Cela t'amuse ? Si nous étions chez moi, je te montrerais aussi un diamant jaune, si gros que, lorsqu'on le balance dans l'ombre, on le prendrait pour un encensoir d'or... Tout l'Orient a versé son opulence dans ma robe, et l'Egypte a laissé ses trésors comme oblation sur mon seuil. J'ai aussi des pierres simples si innombrables que je ne les ai jamais fait enchâsser. Elles reposent dans des coupes de jaspe, de cristal ou d'onyx, assorties, selon leur couleur, sur une énorme table couverte d'une nappe de laine d'argent filée par Polymétis la Sidonienne. Elles ont une chambre tout à elles. Alcamène m'a fait les bustes des riches de tous les temps... ils sont bien laids.

– Ah ! oui ! j'ai entendu parler de cela. Ils s'alignent le long des murs et regardent les bijoux de leurs regards avides et fixes. N'est-ce pas que cette salle s'appelle le festin des rois ?

– Je ne sais pas ; moi, je la nomme le festin des avarés. Mais tout ceci me ramène chez moi. Je suis venue ici pour oublier qui je suis. Tiens, mets aussi ces pierres belles de franchise et calmes de profondeur, – ces émeraudes marquent le fleuve de tes veines, – et ce bracelet qu'on a fait exprès pour moi. On sent à peine le fil d'or qui lie ensemble toutes les pierres de lune, et pourtant chacune tombe à sa place. Puis, voici mon diadème... non, on le pose plus bas sur le front, le diamant au milieu. Les pierres de toutes les passions y figurent. Ils ne m'ont jamais permis de porter d'autres fleurs ! Mets sur tes épaules ce peplos couleur de safran brodé de topazes si vives qu'elles ressemblent à un essaim de lucioles pris dans un filet d'or.

– Là, te voilà parée. Le poids de tout ce luxe ne t'abaisse-t-il pas jusqu'à terre ? Non, tu te tiens fièrement, tu en es toute joyeuse. Garde-le tout, alors.

– Non, ôte ;... je ne veux garder de toi que le rubis que tu m'as donné et puis cette autre bague, si tu veux. Son or pâli est celui de ta chevelure et ces saphirs assombris ont toute l'intensité de tes yeux.

Alors, Léis, à son tour, approcha ses lèvres de l'oreille de Doricha – ses petites oreilles se cachaient toutes nues sous ses cheveux – et l'oreille de Doricha but sa voix comme un coquillage boit la musique des mers.

Mais les paroles de la petite vierge étaient si frêles que la brise même ne put en retenir une parcelle, et les siècles ont passé sur ces lieux, et tous ont emporté un peu de ce qui fut jadis gracieux et charmant. Ils ne nous ont conservé que quelques syllabes mutilées que nous ne redisons pas, car il ne faut pas trop rappeler à la postérité enlaidie ce qui fut beau du temps de la beauté vivante...

- Ah ! ne t'arrête pas, Léïs ! j'ai soif de t'entendre. Redis encore tout ce que tu espères. Parle !... Ta voix est une harmonie qui fait oublier les mots. J'aime à t'écouter, à écouter ton souffle sur mes cheveux. Tiens-moi plus près encore... Non, non, au fait, il est tard, trop tard, il faut nous séparer. J'irai avec toi jusqu'à la lisière du bois, mais baisse ton voile, il ne faut pas qu'on te voie avec Doricha la courtisane.
- Pourquoi cela ?
- Oh ! la question de mœurs, petite vierge. Tu pourrais me faire du tort.
- Qu'est-ce que les mœurs ? et pourquoi furent-elles faites...
- Pour abriter les coupables par l'injustice faite aux innocents, pour donner à dire aux philosophes, – mais tout ceci ne t'intéresse pas. J'en parlerai avec Alcée.
- Adieu ! petite vierge, attends d'aimer, et ton amour sera aussi beau que celui que je te porte, aussi pur que mes rêves. Adieu, petite vierge, j'ai oublié une simple écharpe là où nous étions, il faut que je revienne sur mes pas. Que le soir est triste !... Non, ne m'attends pas, il se fait tard et tu trouveras bien sans mi le chemin de la ville.

EPILOGUE

Je suis amoureuse de l'eau qui me purifie des êtres. Je me couche sous les fraîches fontaines et j'ouvre mes jambes aux ruisseaux. J'aime l'eau dont l'étreinte me fuit et dont le baiser me frôle.

Je suis amoureuse de l'eau qui comble tous les vides. Qu'il est pesant, mon fluide amant ! Qu'il est léger !... que sa force console du poids lourd et brutal des hommes !

Son regard est vert et me rend mon regard à travers des fleurs. Il me touche et je reste plus chaste, il me prend et mon désir s'accroît.

Je suis amoureuse de l'eau qui me donne l'oubli des amours. Evasive prometteuse d'extase, je la suis dans l'abîme fleuri et mon lit a des anémones, et mes bras se lient aux tiges, aux longues tiges creuses des lys.

Je suis amoureuse de l'eau instable et qui jamais ne change. Je me meus sous son corps mouvant qui possède et laisse plus vierge, qui tue en versant la vie... Ses insinuations sont des viols, sa caresse est versatile et m'évite et s'appesantit... Les fleurs d'eau le savent bien, les fleurs d'eau qui sont mes sœurs, et tout ce qui se pâme sur l'onde et qui loin du sol se meurt.

– Lasse des choses ignorées, des extases que l'on oublie, des Dieux qui ont une fin, des croyances que l'on renie, des dévouements sans foi, des passions où j'ai froid ; Lasse de tout ce qui est. Lasse des choses ignorées et de ce qui suit l'approchement triste des corps l'éloignement triste des esprits, de ce qui désunit ou douloureusement s'unit. Lasse de tout ce qui est. –

... Je suis amoureuse de l'eau instable et qui jamais ne change. Qu'il est pesant, mon fluide amant !... qu'il est léger ! sa force console du poids lourd et brutal des hommes. Il me touche et je reste plus chaste. Il me possède et me laisse vierge, et m'éveille en prenant ma vie...

Je suis amoureuse de l'eau qui me purifie des êtres...

FIN